pondance de l'amirauté, est nommé receveur des contributions de la province de Damas.

Nous avons annoncé, dans notre précédente feuille, que par suite des menées d'émissaires étrangers, la situation de la principauté de Serbie était grave; la confirmation de ce fait se trouve dans une lettre datée de Belgrade, 18 août, que nous avons reçue par le dernier courrier de cette ville. Cette lettre entre dans de longs détails qui nous paraissent avoir de l'intérêt, et c'est à ce titre que nous les publions.

« Belgrade, 18 août 1849.

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

» Monsieur,

» Depuis plusieurs années, la principauté de Serbie jouissait d'une grande tranquillité, malgré les intrigues de la fausse Obrenovich qui allait de Vienne à St-Pétersbourg, et de St-Pétersbourg à Vienne, colportant vainement d'un lieu à l'autre ses mauvaises pensées. Vous devez vous rappeler qu'il y a quelques mois, les exprinces Milosch et Michel se présentèrent sur les confins de la principauté pour faire éclater à Belgrade le mouvement qu'ils croyaient avoir suffisamment préparé par leur or et leurs promesses : la fermeté et digne attitude du prince Alexandre et de la population, les convainquit de leur profonde erreur, et ils s'éloignèrent de la frontière avec le regret de n'avoir pas réussi, mais sans abandonner cependant l'espoir d'être mieux servis une autre fois par leurs hommes et par les circonstances. Ce moment saurait il venir? Je le pense pas, et personne parmi les gens sensés, ne le désire : ce serait le plus grand malheur qui pût arriver à la principauté; mais enfin, cette tranquillité dont nous étions si fiers et si heureux en présence des bouleversements de l'Europe et des troubles des provinces Moldo-Valaques, nous fait tous les jours; et s'il n'était pris promptement des mesures efficaces, je ne sais en vérité, ce qu'elle deviendrait.

» Nous étions dans la paix, et aujourd'hui je vois de l'inquiétude et de l'agitation partout, et l'on agit comme si l'on était à la veille d'un événement. Est-ce que le gouvernement impérial aurait cessé d'être bienveillant et paternel pour nous? Est-ce que l'administration locale, s'éloignant des vues de notre auguste souverain, serait devenue tracassière, injuste, oppressive? Nous avons tous connu les changemens qui ont eu lieu dans les provinces moldo-valaques : il y avait là des abus sans nombre, et il fallait bien les détruire. Mais ici, qui peut se plaindre avec quelque fondement? Le Serbien est tout autant heureux pour nous et le prince Alexandre secondé de son mérite, ses généreuses et magnanimes intentions. Si donc des troubles venaient à éclater, où en serait le motif? Je le cherche, et je suis introuvable à le trouver dans les actes de l'administration.

» Vous savez, Monsieur le Rédacteur, dans quel état se trouvait la Serbie avant 1843. Lasse du joug de l'ex prince Milosch, elle crut que son fils l'administrerait mieux, et elle mit sa trop juste impatience au service de l'ambition de ce dernier. Mais, hélas! nommé prince à la place de son père, il ne tint nullement compte des apparences d'humble soumission et de dévouement à la chose publique, Michel ne fit pas mieux que Milosch : les abus revinrent, le pays continua à souffrir jusqu'à ce qu'enfin il prit le parti de ne pas supporter plus long-temps le fardeau qui l'écrasait. Michel fut chassé de la principauté, et après des négociations diplomatiques dont le caractère grave émut le monde politique, le prince Alexandre Carageorgievitch, qui avait été élu dans les derniers mois de l'année 1842, fut confirmé par la Porte en 1843.

» Voilà en quelques lignes le passé. Les Serbes, veuillez bien le croire, sont des hommes raisonnables, et l'on peut affirmer qu'ils ne sont pas du tout d'humeur à passer par-dessus les sept années de bonne administration du prince Alexandre, pour retourner en arrière et sonder leur présent et leur avenir à ce détestable passé dont je viens de parler. L'ordre, les services publics, les franchises locales, la justice, ce grand besoin des populations, tout cela était dans la plus déplorable situation sous les princes Milosch et Michel. Par quelle hallucination d'esprit, par quel détestable vertige, la Serbie, dont le sort s'est considérablement amélioré avec le prince Alexandre, pourrait-elle perdre la mémoire du bien qui lui a été fait, pour se rapprocher au mal qui lui a été si préjudiciable, et dont elle a été sauvée deux fois. Faire une telle supposition, ce serait calomnier tout à la fois la moralité et l'intelligence de ce pays, qui n'est sous l'influence ni des hallucinations, ni des vertiges. Il a conscience de ses intérêts, et il a pour les administrer qu'il mérite, se remettre à la ruade école de passé des Milosch et des Michel.

» Cependant, la principauté est inquiète et agitée; il ne faut pas se le dissimuler : cela saute aux yeux de tout le monde; et des gens qui ne sont pas Serbes, et qui n'ont d'intérêt que dans la situation de la Bosnie. Il faut avouer qu'il est nécessaire d'avoir l'esprit bien inventif ou en public bien naïvement crédule pour bâtir de telles déductions. Sans doute l'ordre et la tranquillité ne sont pas tout à fait troublés, quelques légers nuages n'y a aucune corrélation possible entre ce qui passe dans cette province et ce qui se passe en Serbie; par conséquent les affaires de l'une ne doivent pas influer sur les affaires de l'autre. Il ne s'agit en Bosnie que de l'application d'un nouveau code, le *Hatti-Humaïoun*; et conformément aux prescriptions de ce nouveau mode d'administration, il a été fait, en quelques années, de bien notables améliorations au sort des populations. Ce pays était administré féodalement, et la destruction de ce système n'a pu s'accomplir sans tendons quelques-uns, peut-être même poussés par des gens dont ils ne comprennent pas les machinations, cherchent encore à paralyser les efforts du pouvoir central qui ont pour but de généraliser là, comme partout, le bienfait d'une égale protection. Voilà je vous le dise, parce que je trouve le fait important : les mauvais vouloirs, les rancunes, l'agitation enfin ne viennent pas des chrétiens: par suite des modifications successives et fondamentales apportées au régime administrant de la province, il s'est solidarisé leur condition et bénissent la sollicitude paternelle du gouvernement impérial, qui, nous en sommes tous persuadés, ne se laissera détourner du patrochevement de son œuvre pas plus en Bosnie qu'ailleurs, quels que soient les obstacles qu'on lui suscite journellement. Il saura assurer force entière à la nouvelle loi, et s'il ne l'a déjà fait, on ne doit attribuer ce retard qu'aux grandes préoccupations nées des graves événemens que nous connaissons tous, et qui ont forcément absorbé son attention pour la répression. Mais ce retard, si retard il y a eu, qui est différé n'est pas perdu : c'est un ajournement et rien de plus.

» Je suis donc d'avis que ces gens habiles ne disent pas vrai, et qu'ils ont intérêt à donner le change à l'opinion. Ils seulent effrayer les Turcs dans leurs foyers, les hommes, qui ne demandent pas mieux que de se laisser tromper, cèdent à cette frayeur de commande, s'emeront non point pour défendre ce qui n'est pas menacé, mais pour agir sous l'action d'influences étrangères qui ne prennent point pas pour but de sauvegarder plus qu'il ne faut. Et ils ont en partie réussi. On dirait la Serbie à la veille d'une conflagration; on se regarde, on s'interroge. Qu'y a-t-il? Que n'y a-t-il pas? Et l'on se rend en armes sur le Danube comme si l'on avait à repousser, qui? Il n'y a pas d'ennemi. Et cependant, des émissaires d'on ne sait qui vont et viennent, ils sont ici et là; ils parcourent le pays distribuant des écrits condamnables; je me suis laissé dire qu'ils distribuaient même des armes. Mais au profit de qui donc toutes ces choses si criminelles? Est-ce pour les Obrenovich qui ont bien leur doigt d'or dans ces menées, dans ces intrigues de basse ambition? Est-ce pour un intérêt plus puissant encore? Je ne saurais le dire; je n'aurais, d'ailleurs, qu'à vous répéter ce qui se dit en public à ce sujet : mais personne n'attribue cette menace de perturbation à l'esprit révolutionnaire proprement dit. Lorsqu'un change se situation, c'est pour être mieux; or, il n'est personne qui ignore que toute modification ne pourrait être que fatale à la Serbie. Je m'occupe des affaires de notre pays depuis de longues années, et j'affirme avec mon expérience désintéressée qu'en dehors des droits souverains de la Porte et de sa paternelle sollicitude, aussi bien qu'en dehors de la bienveillante administration de notre prince, il n'y a rien à espérer qui n'amènes déceptions et désastres publics. S'il est vrai, ce qui paraît malheureusement hors de doute, qu'il y ait des émissaires étrangers qui parcourent le pays dans le but de troubler sa tranquillité, et d'enflammer les populations à la violation des devoirs de soumission et de fidélité envers les autorités légitimes, la loyauté et la sollicitude du gouvernement impérial nous donnent le droit de rompter sur lui, et de croire qu'il prendra les mesures nécessaires pour chasser du pays les brouillons, quels que soient les influences qui les patronnent. Nous savons ce que les provinces moldo-valaques ont eu à souffrir dans ces derniers temps, et sans examiner de qui est venu leur mal et combien il aurait encore nous prions notre bien-aimé prince Alexandre de veiller avec soin à ce que sous ses affaires pour nous en préserver, et s'il nous faut une protection autre que celle de notre prince, parce que la sienne serait insuffisante, c'est de S. M. I. que nous l'attendons, parce que celle du Sultan est seule légitime, toujours prête à nous protéger et défendre.

» Je finis, monsieur le Rédacteur, en vous priant de me pardonner la longueur des réflexions que je viens de vous soumettre pour vous faire connaître la situation grave de notre pays, qui n'a rien de commun avec celle de la Bosnie, et dont la population qui a son propre intérêt, son intérêt local et purement d'administration; ici, c'est un jeu de coupables ambitions mises en mouvement par des influences qui n'ont pour but que de jeter le pays dans l'anarchie et la misère, afin d'en tirer plus facilement parti, et qui seront un jour vues. Dans ce cas, le meilleur moyen d'éviter ce malheur, c'est de nous unir plus que jamais dans la sagesse, de repousser avec mépris les mauvais conseils alors même qu'ils prendraient le masque du patriotisme, de ne pas oublier un seul instant nos devoirs de fidélité et de dévouement envers notre souverain et de soumission à l'égard de notre prince, et d'avoir toute confiance en eux qui veulent le progrès du notre principauté, la consolidation de nos institutions, de notre liberté et de notre bien à repousser. Si nous sommes fidèles à ces devoirs, qui est différé n'est pas perdu : c'est un ajournement et rien de plus.

» Je suis donc d'avis que ces gens habiles ne disent pas vrai, et qu'ils ont intérêt à donner le change à l'opinion. Ils seulent effrayer les Turcs dans leurs foyers, les hommes, qui ne demandent pas mieux que de se laisser tromper, cèdent à cette frayeur de commande, s'emeront non point pour défendre ce qui n'est pas menacé, mais pour agir sous l'action d'influences étrangères qui ne prennent point pas pour but de sauvegarder plus qu'il ne faut. Et ils ont en partie réussi. On dirait la Serbie à la veille d'une conflagration; on se regarde, on s'interroge. Qu'y a-t-il? Que n'y a-t-il pas? Et l'on se rend en armes sur le Danube comme si l'on avait à repousser, qui? Il n'y a pas d'ennemi. Et cependant, des émissaires d'on ne sait qui vont et viennent, ils sont ici et là; ils parcourent le pays distribuant des écrits condamnables; je me suis laissé dire qu'ils distribuaient même des armes. Mais au profit de qui donc toutes ces choses si criminelles? Est-ce pour les Obrenovich qui ont bien leur doigt d'or dans ces menées, dans ces intrigues de basse ambition? Est-ce pour un intérêt plus puissant encore? Je ne saurais le dire; je n'aurais, d'ailleurs, qu'à vous répéter ce qui se dit en public à ce sujet : mais personne n'attribue cette menace de perturbation à l'esprit révolutionnaire proprement dit. Lorsqu'un change se situation, c'est pour être mieux; or, il n'est personne qui ignore que toute modification ne pourrait être que fatale à la Serbie. Je m'occupe des affaires de notre pays depuis de longues années, et j'affirme avec mon expérience désintéressée qu'en dehors des droits souverains de la Porte et de sa paternelle sollicitude, aussi bien qu'en dehors de la bienveillante administration de notre prince, il n'y a rien à espérer qui n'amènes déceptions et désastres publics. S'il est vrai, ce qui paraît malheureusement hors de doute, qu'il y ait des émissaires étrangers qui parcourent le pays dans le but de troubler sa tranquillité, et d'enflammer les populations à la violation des devoirs de soumission et de fidélité envers les autorités légitimes, la loyauté et la sollicitude du gouvernement impérial nous donnent le droit de rompter sur lui, et de croire qu'il prendra les mesures nécessaires pour chasser du pays les brouillons, quels que soient les influences qui les patronnent. Nous savons ce que les provinces moldo-valaques ont eu à souffrir dans ces derniers temps, et sans examiner de qui est venu leur mal et combien il aurait encore nous prions notre bien-aimé prince Alexandre de veiller avec soin à ce que sous ses affaires pour nous en préserver, et s'il nous faut une protection autre que celle de notre prince, parce que la sienne serait insuffisante, c'est de S. M. I. que nous l'attendons, parce que celle du Sultan est seule légitime, toujours prête à nous protéger et défendre.

» Je finis, monsieur le Rédacteur, en vous priant de me pardonner la longueur des réflexions que je viens de vous soumettre pour vous faire connaître la situation grave de notre pays, qui n'a rien de commun avec celle de la Bosnie. La cette population qui a son propre intérêt, son intérêt local et purement d'administration; ici, c'est un jeu de coupables ambitions mises en mouvement par des influences qui n'ont pour but que de jeter le pays dans l'anarchie et la misère, afin d'en tirer plus facilement parti, et qui seront un jour vues. Dans ce cas, le meilleur moyen d'éviter ce malheur, c'est de nous unir plus que jamais dans la sagesse, de repousser avec mépris les mauvais conseils alors même qu'ils prendraient le masque du patriotisme, de ne pas oublier un seul instant nos devoirs de fidélité et de dévouement envers notre souverain et de soumission à l'égard de notre prince, et d'avoir toute confiance en eux qui veulent le progrès de notre principauté, la consolidation de nos institutions, de notre liberté et de notre bien à repousser. Si nous sommes fidèles à ces devoirs, qui est différé n'est pas perdu : c'est un ajournement et rien de plus? Et tout cela ne vaut-il pas cent fois mieux que les chimères historiques après lesquelles les meneurs d'intrigues voudrait ni nous faire courir pour notre malheur enfin de compte, et pour la réalisation de leurs sinistres projets qui, encore une fois, n'ont rien d'avouable avec le développement de nos intérêts matériels et moraux.

» Agréez, etc.

« UN DE VOS ABONNÉS. »

NOUVELLES DIVERSES.

Aujourd'hui le licenciement des troupes de la marine doit avoir lieu sur la place de l'amirauté en présence du Sultan, des ministres et des hauts fonctionnaires des diverses administrations. Les bureaux de la Porte sont fermés à cette occasion.

— Dimanche dernier, le Grand-Vézir ne s'est pas rendu à la Porte par suite de nombreuses occupations qui l'ont retenu dans sa maison de campagne de Balta-Limas.

— Méhémet-Ali Pacha, Sérasckier, accompagné de Mutercijim-Méhémet Pacha, président du conseil de la guerre, et de ses aides-de-camp, s'est rendu à San-Stefano, pour y visiter le terrain où doit avoir lieu très prochainement une grande revue, et activer les préparatifs nécessaires. S. M. le Sultan, ses ministres et le hauts fonctionnaires des diverses administrations assisteront à cette revue.

— Vendredi dernier, sir Stratford Canning, ambassadeur d'Angleterre, s'est rendu à la maison de campagne du Grand Vézir, et a eu une conférence avec ce haut fonctionnaire.

— Avant-hier, sir Stratford Canning, s'est rendu au palais impérial de Beylerbey, et a été reçu en audience par le Sultan pour remettre à S. M. I. les lettres qui l'accréditent près la Porte Ottomane en qualité de ministre de Sardaigne. Le ministre des affaires étrangères, Aali Pacha, et l'introducteur des ambassadeurs, Kiamil bey, ont assisté à cette audience.

— M. Titow, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Russie, est de retour de la visite qu'il était allé à faire au Mont-Athos, la terre-sainte des Grecs. Il est arrivé avant-hier, dans la journée, à bord du bateau à vapeur russe le *Silistch*.

— Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que le refus du Chah de ratifier le traité de commerce conclu à Paris, il y a trois ans, entre la France et la Perse, avait motivé la rupture des relations diplomatiques entre ces deux nations. Par suite de cette rupture, M. de Sartiges dut quitter Téhéran avec les personnes de sa mission; il est arrivé hier à Constantinople, à bord du bateau à vapeur autrichien, accompagné de M. Amédée Outrey, chancelier de la légation, et de M. Nicolas, drogman.

— M. Gœdel, consul d'Autriche à Trébisonde, est nommé en la même qualité à Smyrne, en remplacement de M. Mihanovich, appelé au consulat-général de la même nation à Constantinople.

— M. Chiari, chancelier de l'internonciature, est nommé consul d'Autriche à Trébisonde, en remplacement de M. Gœdel.

— M. Domin que Salzani, chancelier-trésorier de la légation néerlandaise à Constantinople, vient de recevoir la croix de chevalier de l'ordre du Lion néerlandais, dont il vient de recevoir les insignes, en récompense de ses longs et loyaux services.

— Le gouvernement anglais a nommé dans ces derniers temps une commission scientifique pour faire des fouilles et analyses dans notre feuille de ce jour. M. Layard, qui est accompagné de M. Sandwich médecin, et de M. Cooper, géologue, est parti hier pour Trébisonde, à bord du bateau à vapeur autrichien. De là ils se rendra à Erzeroum, Mouch, Bidlis, Diarbekir et Mossoul, où son talent exercé et patient, nous est un sûr garant, qu'il fera ample moisson d'antiquités assyriennes.

— MM. Grégoire et Adolphe Cantacuzène, fils de l'ex-calmacam de Valachie, sont arrivés de Paris à Constantinople le 22 de ce mois, à bord du paquebot-poste français le *Pégurgue*, et en sont repartis hier par le bateau à vapeur autrichien de Galatz pour se rendre à Bucharest.

— Une querelle s'étant élevée, dans le courant du mois de juillet dernier, entre un valaque et un bulgare des troupes ottomanes, et celui-ci ayant été puni par suite d'un faux rapport qu'il avait fait, le bulgare irrité été trouvé coupable par le commandant, a demandé son pardon en notre présence au brigadier et lui a même offert en cadeau une somme de cent ducats qu'il a refusée.

» On ne saurait trop louer dans cette circonstance le brigadier qui a dit que son plus grand orgueil était de servir loyalement son Très-Haut et Très-Puissant Maître S. M. le Sultan, et qu'ayant tout le nécessaire il était de son devoir de défendre l'honneur et de veiller à la sûreté publique sans vouloir accepter un seul para, qu'enfin il pardonnait de grand cœur à Bonteeh, une fois que celui ci avait reconnu ses torts envers lui.

» Vu ces dispositions, le conseil a fermé le procès verbal en concluant qu'il n'y a plus lieu à donner suite à la querelle entre Bonteeh et le bulgare, et a prié le président cet arrêté Hâlim pacha pour qu'il soit présenté à S. E. Omer pacha afin y relève le repentir de Bontech, ainsi que le désintéressement du brave brigadier.»

— Il y a quelques jours, on lisait dans l'*Impartial de Smyrne* du 10 août :

« Il est question de donner une base plus large à la Banque de Constantinople, en introduisant de nouveaux intéressés. Ce serait très heureux pour notre commerce qui a besoin d'être assisté dans ses opérations par un grand établissement financière. »

Nous sommes invités par notre supérieur à dire que le journal a été mal informé : la Banque dont il est question n'a pas d'associés; elle appartient au gouvernement ottoman qui en a confié la direction à MM. Jacques Alléon et Emmanuel Ballazzi; c'est lui seul qui en a fourni le capital s'élevant à 25 millions de piastres du T. G. S., et il a, dit-on, les besoins de la Banque demandaient un accroissement de capital, la S. Porte y pourvoirait avec les ressources du trésor public.

— Lundi dernier, l'ouverture des classes a eu lieu à l'école militaire et à l'école de la Machka.

— Avant-hier lundi, les examens et la distribution des prix au collége de Scutari, ont eu lieu en présence de plusieurs fonctionnaires de la Porte et d'un grand concours de monde. Nous rendrons compte de cette intéressante cérémonie.

— Dimanche dernier, plusieurs milliers d'hommes de la garnison de Constantinople se sont réunis sur la place de Seraskier, ont fait l'exercice à feu, avec la plus grande précision, sous les yeux de Méhémet-Ali pacha ministre de la guerre.

— La frégate à vapeur *Medjidié* a chauffé avant-hier dans la nuit pour Varna, ayant à bord 300 hommes de troupes; cinq mille hommes partiront après-prochainement pour la même destination.

— On nous écrit de Syra que cette île est encombrée de proscrits de Hallie, au point

— Que dis-tu? s'écria-t-il enfin. Mais toi aussi, tu y vois donc, Marie?

Marguerite se dégagea vivement des bras de Maxime.

— Mais quel peut miracle la lumière t'a-t-elle aussi été rendue? continua-t-il.

Le sein de Marguerite battait avec force, son regard était plein d'épouvante, sa figure était pleine d'égarement. A son tour, elle se laissa tomber à côté de son devenu Maxime, qui attendait; et, d'une voix qui semblait partir du fond de son cœur, elle lui dit :

— Oh! Maxime, pardonnez-moi, je vous ai trompé; je ne suis par Marie, je suis Marguerite.

Maxime, à ces paroles, recula; puis, s'appuyant contre la table, il resta quelque temps la main sur son visage, comme pour se rendre qui sort d'un rêve douloureux.

— Marie, se sentant mourir, poursuivit Marguerite, et redoutant votre désespoir, m'avait fait jurer de vous cacher la mort; tout rendait possible cette supercherie, et vos yeux privés de lumière, et ma taille égale à celle de ma sœur, et l'accent de ma voix; je me suis fait passer pour elle près de vous, et afin de mieux prolonger votre erreur, j'ai complaisement cherché à remplacer ma pauvre Marie dans votre amour. Oh! Maxime, pardonnez-moi, c'est Marie qui l'exige!

Maxime, immobile, sans baleine, l'écoutait.

— Et maintenant que mon rôle est fini, reprit Marguerite, je vous rends votre parole, redevenez libre.

Maxime était tombé sur un fauteuil, et, au soulèvement de sa poitrine, à l'altération de ses traits, on devinait qu'une lutte violente, terrible, désespérée, se pressait dans son âme.

— Oh! reprenez-moi la vue dont je n'ai que faire désormais, mon Dieu, s'écria-t-il en se levant; reprenez-moi cette vue fatale qui me prive du seul bien que je possédais. Oh! reprenez-la-moi, Dieu Puissant! et rendez-moi avec la nuit la douce compassion de l'ange dévoué par qui je crovais au bonheur, à l'amour.

Et cachant sa tête dans ses mains, il se prit à pleurer.

Marguerite, au bruit de ses sanglots, sentit comme un voile glisser de ses yeux, et un jour nouveau lui apparaître.

— Mais tu m'aimes donc? murmura-t-elle en s'approchant timidement encore du jeune homme.

— Et toi, Marguerite? reprit Maxime en relevant son beau visage inondé de larmes.

— Moi! fit-elle.

Et elle se prit dans ses bras.

ALPHONSE BROT.

prit Marie plus forte que sa douleur, dans quelques instants je te rejoindrai au jardin.

— Je vais t'y attendre, dit Maxime.

— Et maintenant, Marguerite, poursuivit Marie, quand le jeune homme se fut éloigné, changeons nos rôles ou disposé?

— Oh! ma sœur bien-aimée, murmura Marguerite en couvrant de baisers les joues, les cheveux et les mains de Marie, oh! ma pauvre sœur!

Puis, s'arrachant de ses bras, elle rejoignit bientôt.

La jeune malade, par les ordres du médecin, avait été placée dans une autre pièce, et pendant huit jours Maxime vint s'asseoir au chevet du lit de Marie, pressant s'asseoir au chevet de Marguerite. Le mal faisait de rapides progrès. Le nouveau jour Marie fit durer voir réunis à Marguerite qui, un soir, lui dit :

— Sœur, si Dieu me rappelle à lui, oh! laisse à Maxime son erreur.

Le soir Marie n'était plus.

Marguerite, qui avait été transportée mourante dans son appartement, eut un accès de délire qui fit craindre pour ses jours; mais, sur sa vie, on lui a pu mettre quitter le lit de la morte; il passa toute la nuit en prières près d'elle, et le lendemain, comme on allait la prendre pour l'enfermer dans sa bière, s'agenouillant devant le lit où elle était encore étendue, il souleva son linceul et posa ses lèvres sur son front glacé. Quelques heures plus tard, il l'accompagnait au cimetière, et quand la terre eut recouvert le cercueil, il s'avança en chancelant jusqu'au bord de la fosse, et là il murmura :

— Adieu, Marguerite! adieu!

Marguerite après une crise terrible, pouvait enfin les yeux, et ce fut sur Maxime qu'ils s'arrêtèrent tout d'abord. Comme il était changé! que de jours et nuits désespoirs se lisaient sur son visage! qu'il avait fallu d'insomnies et de larmes pour creuser ainsi ses yeux et ses joues! et devant tant de douleur, devant tant d'amour, Marguerite fut prise de compassion, et la pauvre jeune fille qui plenrait sa sœur à peine refroidie dans le tombeau, ne se sentit pas le courage de dire en ce moment à Maxime : Je ne suis pas Marie, Marie est morte, je suis Marguerite!

— Maxime, murmura-t-elle en se soulevant lentement.

— Marie s'écria le jeune homme.

Marguerite lui tendit la main.

La Maladie de Marguerite fut longue. Maxime passait toutes ses journées auprès d'elle, et chaque matin, lorsqu'elle s'éveillait, elle le trouvait assis à ses côtés. Souvent il arrivait à Maxime de s'arrêter tout-à-coup au milieu d'un entretien, et de tomber dans une rêverie profonde, et Marguerite l'interrogeait alors, et il lui répondit qu'il n'avait rien.

— Tu penses à ma sœur, lui dit-elle un jour.

— Non, répondit il vivement.

Et il essuya une larme qu'il croyait que la jeune fille ne voyait pas.

— Et si je mourais moi? interrompit-elle!

Maxime se leva brusquement et garda le silence.

— Mais moi aussi je puis mourir.

— Oh! Marie, Marie, si tu mourais, toi, je me tuerais.

Il y avait tant de vérité dans l'accent avec lequel il prononça ces mots, que Marguerite comprit qu'elle était condamnée éternellement à pleurer toute seule sa sœur bien-aimée.

Enfin, elle apprit à Maxime, qui était demeuré à son chevet tout le temps de sa maladie, ne voulut pas la quitter un seul instant pendant sa convalescence. C'était lui qui veillait sur elle, lui qui guidait ses pas faibles encore.

— Appuie-toi sur moi, lui disait-il; toutes les allées, tous les coins du jardin me sont connus, marche sans crainte.

Et avec un bâton il sondait devant lui le chemin, le pauvre aveugle!

Marguerite avait à peine connu son père; d'ailleurs, elle était trop jeune quand il mourut pour pouvoir comprendre l'étendue de la perte qu'elle ferait. Parvenue à l'âge de raison, toutes ses affections s'étaient réparties sur sa mère et sur sa sœur, saint amour que devait un jour si cruelle-ment interrompre la mort. Orpheline à l'âge où le cœur a le plus besoin de s'épancher, elle jeta autour d'elle un regard désolé, mais ce regard tomba sur une triste et infirme, elle se prit à l'aimer de toute la pitié qu'il lui inspirait, de toute la tendresse d'une sœur pour son frère. Amitié d'abord, ce sentiment peu à peu, et à son insu, se fondit au feu des paroles de Maxime, à l'ardeur devorante de sa passion; transfigurée, la sœur devint amante. Et que de larmes alors elle répandit! que d'amers reproches elle s'adressa! que de fois elle voulut tout révéler à Maxime, et son indigne faiblesse et son coupable artifice! Mais le pouvre aveugle accourait-il le front radieux, d'une sourriant à l'espérance, elle n'osait l'arrêter du premier mot sur ses pieds, dans la crainte qu'un lien du salutaire fût la mort qu'il y trouvât.

C'était surtout aux heures de la nuit que, seule avec le souvenir évoqué de sa mère, la pensée de ce qu'elle appelait un crime s'offrait plus douloureuse et terrible. Elle voyait Marie au milieu des ténèbres, elle l'entendait lui demander compte de son amour pour Maxime; et elle courbait la tête et elle tombait à genoux et implorait; les mains suppliantes, son pardon.

Le lendemain elle evitait la présence de Maxime, s'éloignait de plus loin qu'elle le voyait. Le second jour de son absence, Maxime se pencha sur la jone de Marguerite, et lui dit d'une voix que l'amour et l'emotion rendaient tremblante :

— Voila pourtant dix grands mois, Marie, que tu devrais être ma femme.

Marguerite, en entendant ces paroles, sentit une frisson parcourir son corps. Elle entrouvit la bouche pour répondre, et sa bouche demeura glacée et sans voix.

— Eh bien! Marie, tu ne me réponds pas? dit Maxime d'un accent plein de tristesse et d'amour.

Marguerite fit un mouvement pour quitter le banc du jardin où ils étaient assis. Devant qui voulait de lui se retirer, elle se leva, et, le regard de Marguerite sembla lui répondre : Mais je ne puis le trompeur plus long-temps.

M. Duval pose un doigt sur sa bouche, comme pour dire à Marguerite de se contenir.

— Eh bien! Marie, répeta douloureusement Maxime.

— Mon Dieu! mon Dieu! rendez-lui la lumière, s'écria Marguerite.

Et, se détachant du bras de Maxime, elle s'enfuit.

— Marie! Marie! dit Maxime en essayant de la suivre.

Elle était bien loin.

Maxime s'en revint seul au château, et tout le long de la route les paroles que Marguerite lui avait dites en s'éloignant retentirent à son oreille et frappèrent son cœur, et ces paroles qui ne pouvaient être comprises que de la jeune fille et de M. Duval, — par une erreur bien naturelle de Maxime, — furent pour lui comme une révélation soudaine. Puis l'entretien qu'il avait eu autrefois avec Marie, sur le banc de gazon, au bord du clair ruisseau, dans la vallée, au coucher du soleil, lui revint en mémoire.

— Elle regrette son beau ciel, dit-il, son beau ciel qu'elle ne peut plus voir.

Et il ajouta bientôt :

— Oh! tu le verras, Marie, ou..... ou je mourrai fi...

II.

Maxime passa toute la nuit absorbé dans de profondes réflexions.

Le lendemain, de grand matin, il sortit du château, et, le soir, il ne revint pas. Pendant un mois Marguerite l'attendit; il ne reparut point. Un jour qu'en proie au plus violent désespoir, elle venait de s'enfermer dans sa chambre, on frappa à sa porte; — elle alla ouvrir et pousse un cri.

Maxime était devant elle.

Le jeune homme, à sa vue, s'arêta un instant; puis, et comme emporté par une puissance irrésistible :

— Oh! Marie, lui dit-il, que tu es belle!

Marguerite à ces mots eut le vertige.

— Mais tu y vois donc? dit-elle tout à coup.

Maxime tomba à ses genoux, et, joignant les mains.

— Oh! pardonne-moi, reprit-il, pardonne-moi d'avoir manqué à mon serment.

Marguerite le regarda avec de grands yeux étonnés.

— Quand je l'ai fait, poursuivit-il, je ne pensais pas qu'un jour je serais privé de la lumière, car ma main au souvenir de la lumière qui t'a été si fatalement ravie... Oh! mais ne m'arme pas; toi aussi, tu reverras les merveilles du ciel et de la terre! Comme mes yeux s'ouvriront au jour, dès que tu le voudras, demain, aujourd'hui, — et cela sans danger, Marie, car si, par tout temps, je jouissais du bienfait dont des hommes un miracle, c'est que j'avais compris que le regret d'être privée de la vue ferait le malheur de la vie en l'entraînerait à braver les perils d'une opération difficile, et... et je n'ai pas voulu, moi, quetu t'exposasses à ces perils, à la mort peut-être, Marie sans avoir auparavant...

— Et tu t'es dévoué pour moi, interrompit Marguerite. Oh! mais au moins il ne court plus de danger à présent, mon Dieu, ajouta-t-elle. —

Non, non, il n'est pas blessé, ses yeux sont grands et beaux comme autrefois, et la flamme qui leur manquait éblouit mes regards... Oh! bénis soyez-vous, Dieu tout-puissant, de me l'avoir conservé!

Et elle s'élança au cou du jeune homme.

Cependant un étonnement profond s'était peint sur le visage de Maxime; un instant la stupeur lui ferma la bouche.